

# John Milton

## Deux Sonnets

traduits de l'anglais par Pierre Leyris

Deux des Sonnets de Milton (qui rend à l'Angleterre le sonnet classique, à l'italienne, délaissé par Shakespeare) sont particulièrement saisissants, même lorsque nous connaissons mal les circonstances qui les ont fait naître<sup>1</sup>. L'un dénonce le massacre de deux mille Vaudois au Piémont en 1655, l'autre évoque l'apparition lumineuse de sa femme morte devant ses yeux d'aveugle. Ces sonnets sont d'une frappe souveraine et nous les ressentons, malgré leur contexte révolu, comme parfaitement contemporains. Pressants, ils *demandent* à être traduits, et sans doute continueront-ils longtemps à le faire, car personne ne peut se flatter de leur rendre vraiment justice en français.

Les Vaudois étaient – sont toujours – les héritiers spirituels du Dauphinois Pierre de Vaux, ou *Valdus*, qui, au XII<sup>e</sup> siècle, après avoir distribué ses biens, prêcha un strict évangélisme, refusant toute Église hiérarchisée ainsi que tout sacrement autre que le baptême et l'eucharistie. Il n'évita le bûcher qu'en se réfugiant en Hongrie, où il inspira entre autres Jean Huss. De siècle en siècle, malgré les persécutions incessantes, malgré les massacres répétés qui, avant comme après le Piémont, ensanglantèrent la Savoie et la Provence, ses adeptes ont survécu, disséminés maintenant par le monde.

Leur credo coïncidait pour l'essentiel avec celui du puritain confirmé qu'était Milton. Le crime géant du Piémont lui fut donc doublement odieux. Chargé alors, en tant que secrétaire latin de Cromwell, des relations avec les cours étrangères, il écrivit au Duc de Savoie, l'auteur du massacre, ainsi qu'au Roi de France, héritier des promesses de l'Édit de Nantes – en l'occurrence Louis XIV adolescent gouverné par Mazarin – pour les rappeler au devoir de tolérance.

Quant au sonnet imprégné de Bible qui fait appel à la vengeance du Ciel, on aime à penser qu'il fut peut-être élaboré pendant la journée de deuil décrétée par le Protecteur.

Le premier quatrain, obscurci par le temps, s'éclaire si l'on sait que les disciples de Valdo, les *Valdenses*, passaient alors pour descendre des *Vallenses*, ces chrétiens du III<sup>e</sup> siècle que les persécutions de Domitien avaient refoulés dans les hautes vallées des Alpes. C'est à eux que Milton pense lorsqu'il évoque « les mêmes qui gardaient ta vérité si pure » dans ces solitudes païennes vouées aux idoles de pierre et de bois.

Le second sonnet fut inspiré au poète quelques années plus tard par l'apparition de sa seconde femme, Katherine Woodcote, morte des suites de ses couches quinze mois après leur mariage. Milton, frappé déjà de cécité depuis six ans, n'avait jamais vu le visage de Katherine, qui lui demeure caché, mais la « vue imaginaire » (*fancied sight*)

---

1. Émile Saillens les expose on ne peut mieux dans ses Commentaires à sa propre traduction (Cf. *Milton: Lycidas, Sonnets*, Aubier, 1971). Notre petit texte s'appuie principalement sur eux.

que lui prête le rêve lui permet de percevoir avec ravissement la présence radieuse de la défunte – jusqu'au réveil brutal dans sa nuit de toujours.

Ces vers retentissent en nous avec une force singulière. À cause, il est vrai, de la compassion que nous inspire un destin doublement cruel. À cause, aussi, de l'infailible justesse des termes et des timbres qui composent le poème. Pourtant il y a plus. Pareille résonance vient de loin. Non pas, je crois, bien que Milton l'évoque, de l'Alcée d'Euripide, rendue pour de bon à son époux. Bien plutôt d'échos lointains, même indirects, même « oubliés », mais toujours prêts à s'éveiller en nous, d'Homère et de Virgile, touchant l'apparition d'un être aimé défunt qui s'évanouit dès qu'on pense le saisir. Ulysse s'élançait par trois fois vers l'âme de sa mère et par trois fois elle lui échappait, « pareille à une ombre ou à un songe ». Achille, à qui Patrocle apparaît dans son sommeil, cherche à le prendre dans ses bras, mais il disparaît « comme une fumée ». Orphée veut se ressaisir d'Eurydice par le regard alors qu'elle appartient encore au royaume d'Hadès, et la perd à jamais.

P. L.

## SUR LE RÉCENT MASSACRE AU PIÉMONT

Venge, ô Seigneur, tes saints massacrés dont les os  
Dans les frimas des Monts Alpins gisent épars,  
Les mêmes qui gardaient ta vérité si pure  
En un temps où nos pères adoraient du bois et des pierres.

N'oublie pas : mais consigne les gémissements  
De ces tiennes brebis qu'en leur ancien bercail  
Navra le Piémontais cruel, précipitant  
Sur la roche et la mère et son enfant. Leurs plaintes

Rebondirent du val dans les hauteurs, et d'elles  
Au Ciel. Sème leur sang, leurs cendres de martyrs  
Sur tous les champs de l'Italie où règne encore

Le Tyran tiaré, pour qu'ainsi semés lèvent  
Au centuple les justes instruits de ta voie  
Et qu'ils fuient sans tarder l'inique Babylone.

## ON THE LATE MASSACRE IN PIEMONTE

Avenge, O Lord, thy slaughter'd saints, whose bones  
Lie scatter'd on the Alpine mountains cold,  
Ev'n them who kept thy truth so pure of old  
When all our fathers worshipp'd stocks and stones,  
Forget not : in thy book record their groans  
Who were thy sheep and in their ancient fold  
Slain by the bloody Piemontese that roll'd  
Mother with infant down the rocks. Their moans  
The vales redoubled to the hills, and they  
To Heav'n. Their martyr'd blood and ashes sow  
O'er all th' Italian fields where still doth sway  
The triple Tyrant ; that from these may grow  
A hundredfold, who having learnt thy way  
Early may fly the Babylonian woe.

## J'AI CRU VOIR

J'ai cru voir ma défunte, ma sainte épousée  
Ramenée à moi de la tombe, comme Alceste  
Par le grand Héraklès à son mari comblé :  
Arrachée à la mort, fût-ce blême et sans forces.

La mienne, comme indemne de cette souillure  
Dont l'Ancienne Loi commandait qu'on purifiât l'accouchée,  
Et telle que je me promets de la revoir  
Au Ciel, sans nulle réticence, en plénitude,

Parut, vêtue de blanc aussi pur que son âme.  
Malgré ses traits voilés, pour mon regard imaginaire,  
Amour, bonté, douceur brillaient dans sa personne

Plus exquis qu'en aucun visage. – Oh ! mais vient-elle  
À se pencher sur moi, je m'éveille, elle fuit  
Et le jour aussitôt de me rendre à ma nuit.

Methought I saw my late espouséd saint  
Brought to me like Alcestis from the grave,  
Whom Jove's great son to her glad husband gave,  
Rescu'd from Death by force though pale and faint.  
Mine as whom wash'd from spot of child-bed taint  
Purification in the Old Law did save,  
And such as yet once more I trust to have  
Full sight of her in Heav'n without restraint,  
Came vested all in white, pure as her mind.  
Her face was veil'd, yet to my fancied sight  
Love, sweetness, goodness, in her person shin'd  
So clear, as in no face with more delight.  
But O as to embrace me she inclin'd  
I wak'd, she fled, and day brought back my night.